



# AU PARNASSE CANADIEN

## DIALOGUE DE JUIN

La scène se passe dans  
un bosquet, par un jour  
de soleil.

LES FLEURS :

“ Mais que disaient-ils donc ces jeunes amoureux  
“ Si beaux... que le soleil fleurissait autour d'eux ?

UN ARBRE :

“ Elle, disait des mots si légers et si tendres  
“ Que mes oiseaux, charmés, se taisaient pour l'entendre.  
“ Mais hélas quelques fois elle parlait tout-bas,  
“ Et, n'ayant pas aimé, je ne devinais pas !...

LES FLEURS : (qui semblent deviner !)

“ Et lui que disait-il ?

UN OISEAU :

“ Des mots... toujours les mêmes,  
“ Qui commençaient et finissaient par, “ Je vous aime ! ”

UN RUISSEAU : (mystérieux)

“ Un instant ils se sont souri par mon miroir,  
“ Et — (ne le dites pas à l'écho) --j'ai cru voir  
“ Leurs deux bouches soudain ne former qu'une rose !  
“ ... Je n'avais jamais reflété si douce chose !...

LA BRISE :

“ Passant par là, je fus les soupirs de leurs cœurs !

LE CHAMP :

“ Et puis, il a voulu cueillir toutes mes fleurs,  
“ Mais elle a dit : “ Laissez ces doux parfums dans l'herbe  
“ Cher à Car, si dans mes bras vous déposez des gerbes,  
“ Mes doigts ne pourront plus s'attarder dans vos doigts ! ”

L'ARBRE :

“ Ensuite, ils ont repris le chemin du sous-bois.  
“ Elle était près de lui délicate et petite,  
“ — Son ombre ne couvrait que trente marguerites —  
“ Mais quand penché sur elle il récitait des vers,  
“ Je crois bien qu'elle était, pour lui,... tout l'univers !

Alice LEMIEUX,  
de la Société des Poètes.

juin, 1927.

## CRÉMAZIE VENGÉ

En ces jours si remplis de ton nom, Crémazie,  
Je pense à tous ceux-là de qui la vilénie  
Trompant, comme l'on sait, ta si belle candeur,  
Voua ta vie entière à l'exil, au malheur.

Comme tu payas cher un moment de faiblesse !  
A ton front de penseur qui sait si ta détresse  
N'ajouta pas pourtant ce trait pour l'embellir  
Et t'immortaliser avant que de viei'rir.

Si le mal qu'on t'a fait auréole ta tête,  
On n'en sent aucun gré, en ce jour de ta fête,  
Aux lâches dont la main, pour un autre motif,  
Dans l'ombre te frappa comme un pauvre natif.

Emporté si souvent sur l'aile de ton rêve,  
Tu n'as pu soupçonner un seul instant le piège  
Que tes mauvais amis préparaient sous tes pas ;  
Et l'abîme creusé, toi seul ne le vis pas.

Mais toi seul y tombas, car la meute des traîtres  
Dépista la justice, et par un coup de maîtres,  
Détournant de leur tête un juste châtement,  
Le fit peser sur toi, leur aveugle instrument.

Et pendant qu'abrités, grâce à leur sale adresse,  
Ils restaient ici, toi, sans donner ton adresse,  
Tu fuyais ta patrie, objet de ton amour,  
Et sans aucun espoir de la revoir un jour.

L'air que tu respiras, pour être l'air de France,  
Ne laissa pas d'aigrir ton amère souffrance.  
Isolé dans ta vie, isolé dans ta mort,  
C'est toi qui l'a chanté, qu'il fut triste ton sort !

Mais la postérité, si sa marche est tardive,  
N'en avance pas moins, et le jour qu'elle arrive,  
D'un geste que le temps rend plus juste et plus sûr  
Met l'un sur le pavois, l'autre, le cloue au mur.

Pendant que dans le ciel de ta chère patrie  
Ton nom, comme un soleil, monte et nous irradie,  
Par un juste retour, dans l'oublie méprisant  
Sombrent tes exploités, et c'est très bien, vraiment.

N. D. L. R.— Ce poème, dont le modeste auteur tient à garder l'anonymat, nous est parvenu quelques jours après la célébration du Centenaire de notre grand poète. Il est l'expression d'un juste sentiment que des vrais admirateurs de mazie continueront désormais d'éprouver.

*Brie*